

THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



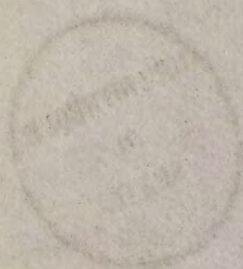
LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

OU



THE YEAR

REVOLUTIONNAIRE



LIBERTÉ, ÉGALITÉ.

FRATERNITÉ



LES
MODERNES ENRICHIS;
COMÉDIE

EN TROIS ACTES, EN VERS LIBRES;

Par le C^{en}. J. B^e. PUJOULX.

Représentée pour la première fois sur le Théâtre de la
RÉPUBLIQUE, le 26 Frimaire, an 6 de la République
Française.

Prix, 24 s.



A PARIS;

AU BUREAU DRAMATIQUE, rue du Bac, Nos. 265 ou 26;

Chez { MIGNERET, Imprimeur, rue Jacob, N^o. 1186;
VENTE, Libraire, Boulevard des Italiens.

AN VI. — 1798.

PERSONNAGES. ACTEURS.

VICTOR TRUCHANT, nouvel Enrichi, se faisant appeler Saint-Victor,	C. MICHOT.
La femme TRUCHANT,	Cne. GIVERNE.
CADET TRUCHANT, leur fils, arrivant du village,	C. BAPTISTE cadet.
RUSTANT, autre Enrichi,	C. BOUVARD.
La femme RUSTANT,	Cne. CÉCILE BAPTISTE.
RONFLAC, intrigant, faiseur d'affaires en tous les temps,	C. GRANDMÉNIL.
FRANCVILLE, Homme de let- tres,	C. BAPTISTE aîné.
ADÈLE FRANCVILLE, sa fem- me, peintre,	Cne. BAPTISTE.
MERSANT, vieillard,	C. DESROSIÈRES.
DUMONT, Restaurateur, tenant maison garnie,	C. BERVILLE.
ROBERT, domestique de Truchant,	C. FROGERES.

*La Scène est à Paris dans une grande maison garnie.
Le 1^{er}. et le 3^e. acte se passent dans l'appartement de
Truchant. Le 2^e. acte se passe dans celui de Francville.*

LES
MODERNES ENRICHIS,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un salon bien meublé.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROBERT, ensuite DUMONT.

(Au lever du rideau, Robert range les fauteuils.)

DUMONT, entre par le fond, regarde si Robert est seul, et vient le trouver sur l'avant-scène.

EN entendant marcher au-dessus de l'office,
Je me suis bien douté, Robert, que c'était toi.

ROBERT.

Ici, tout dort, excepté moi.

DUMONT.

Si tout dort, tu peux donc rendre un petit service ?

Il s'agit seulement de m'éclaircir un fait :

Le riche que tu sers, est-il riche en effet ?

ROBERT, surpris.
Comment!...

DUMONT.

J'ai quelques droits d'en faire la demande.

Je suis restaurateur ; sa dépense est fort grande.

Aujourd'hui même, tu le sais,

Madame donne un thé, qu'en cet instant j'apprête,
Et qui pourra coûter au moins cent francs par tête.

ROBERT.

Ne craignez rien. Je vous promets...

DUMONT.

Promettre est bon ; mais, moi, j'en fais les frais.

4 LES MODERNES ENRICHIS,
Le logeant depuis peu, sans trop de défiance,
Je puis du moins par des renseignemens
M'assurer...

ROBERT.

Il est dans l'opulence.

DUMONT.

Où sont ses biens?

ROBERT.

Dans son coffre, je pense.

Je ne le sers que depuis quelque temps :
Il m'a pris à Paris, et la place est fort bonne.

DUMONT.

Moi, je m'en trouve bien aussi,
Car je lui loue assez cher tout ceci,
Et cependant son nom n'est connu de personne ;
D'ailleurs l'air commun du mari,
L'air gauche de sa chère femme ;
Tout cela fait naître en mon âme
Des soupçons que je veux éclaircir aujourd'hui.

ROBERT.

Eh ! pourquoi se mettre en campagne ?
Faites-vous bien payer, le reste importe peu :

Vous le savez, la fortune est un jeu...

DUMONT.

Où souvent le plus fripon gagne.

ROBERT.

Mon homme n'est point de ces gens
Qui vivent au jour la journée.

DUMONT.

Voilà le principal.

ROBERT.

Ses fonds sont... *conséquens*.

Le profit d'un seul jour le fait vivre une année ;
Il vit même fort bien, (*à part*) sans doute à ses dépens.
Oui, puisque c'est à ceux de tout le monde.

DUMONT, *piqué*.

Votre prudence est sans seconde ;
Je saurai prendre ailleurs des éclaircissemens.

(*Il fait quelques pas pour sortir et s'arrête.*)



SCÈNE II.

Les précédens, CADET TRUCHANT, en habit de villageois.

CADET, *entre par la gauche en se frottant les yeux.*

Rester au lit si tard, jarni ! cela m'ennuie.
De la campagne, moi, j'aime bien mieux la vie.
Bon jour les citoyens.

ROBERT, *embarrassé et humilié.*

Quoi ! vous lever sitôt ?

Il fallait me sonner. — Sachons ce qu'il vous faut.

CADET.

Mon cher ami, vous êtes ben honnête.

ROBERT.

Je suis payé pour ça.

DUMONT, *bas à Robert, avec surprise.*

C'est le fils ? (*à part*) quel air bête !

CADET.

Quoi donc ! m'aurait-on fait revenir de là-bas

Pour devenir une statue ?

Pour marcher, me servir, j'ai des jambes, des bras.

Qui sait courir les champs, sait marcher dans la rue ;

J'suis assez grand pour ça, n'est-c' pas ?

DUMONT.

Vous êtes fort grand pour votre âge.

CADET.

C'est qu'on vient robuste au village :

La bêche en main...

ROBERT, *vivement, bas.*

Chut !

CADET.

Depuis hier ici.

Je me suis bien ennuyé, dieu merci.

Me séparer com'ça de ma p'tite Suzette !

Je crois, jarni ! que j'en perdrai la tête.

ROBERT.

Ne craignez rien pour cette perte-là.

CADET.

En arrivant, je dis tout bas à mon papa :

Papa Tru...

ROBERT, *bas.*

Mais, paix donc !

CADET.

J'ne puis ouvrir la bouche,

Qu'tout aussitôt on n'me la bouche.

6 LES MODERNES ENRICHIS.

Allons, voyons, dites-moi donc

Où s'tient ici mon parrain Jacq'-le-bon ?

Avec lui, tout du moins, je puis parler à l'aise.

ROBERT.

Il est dans l'antichambre, à sa place, entre nous.

CADET.

La chambre n'y fait rien, d'son sort je suis jaloux.

J'vais l'y trouver, pour peu qu'cela vous plaise.

Je suis maître, dit-on, et j'obéis à tous.

(Avec dépit.)

Mon dieu ! pourquoi mon père a-t-il donc fait fortune ?

(Il sort par le fond.)

DUMONT, à part.

Cette plainte n'est pas commune.

SCÈNE III.

Les précédens, excepté CADET.

DUMONT.

Ce sot m'a plus instruit que tout tes froids discours ;

Pauvre Robert, laisse-là les détours :

Ton homme est un riche à la mode,

Qui profita d'une époque commode

Pour les fripons et pour les ignorans.

Mes doutes sont fondés, j'en ai de sûrs garans.

ROBERT, souriant.

Quoi ! vous pensez ?...

DUMONT.

La feinte est inutile.

Oui, c'est un Enrichi ; c'est bon, je suis tranquille.

ROBERT.

Vous l'avez deviné ; c'est un riche nouveau,

Qui plaça tant zéro près de zéro,

Qu'il sut de rien faire enfin quelque chose.

Mon homme était un grand Réquisiteur ;

Il sut s'associer avec un Fournisseur ;

Sur ces Messieurs, je sais bien que l'on glose ;

Qu'importe ! en sont-ils moins heureux ?

Tout leur rit, tout les favorise.

Je m'estime cent fois mieux qu'eux ;

Mais, voyez ! on les sert, quoique l'on les méprise.

DUMONT.

Il est vrai : parmi les frondeurs,

Tel les poursuit avec furie,

Et les dénonce à la justice, aux mœurs;
Moins par zèle public, souvent que par envie.

Conviens du moins qu'à rire il prétent bien ?
Leurs bijoux, leurs habits... et leur gauche maintien,
Leur air capable... et leur grossier langage;
Ce contraste est des plus plaisans.

ROBERT.

Oh ! oui tout bat l'on rit à leurs dépens;
Mais eux, tout haut, ils s'amuseut aux nôtres.

DUMONT.

Voilà le mal. — Parmi quatre ou cinq autres,
J'en ai remarqué deux qui viennent fort souvent.

ROBERT.

L'un est Rustant; autrefois à l'armée
Il fournissait, je crois, l'habillement;
C'était l'associé. — L'autre est un intrigant
Nommé Ronflac, et dont la renommée
Avait fort mal parlé, dit-on, avant ceci:
Qui fut coquin jadis, vaut-il mieux aujourd'hui ?
Avant quatre-vingt-neuf Ronflac fit banqueroute;
Cinq ans après il paya bien ou mal
En argent dont le poids n'était que... nominal.
Depuis il a suivi, je crois, la même route.

Pour l'homme que je sers ici,
Il connaît peu Paris, à ce que je puis croire;
Mais il prétend enfin s'y fixer aujourd'hui.
Sur son front large et plat, moi, j'ai lu son histoire.

DUMONT.

Mais ce qui me surprend, c'est que ces Enrichis
De l'Etat et des Lois parlent avec mépris.

ROBERT.

Ils se plaignent par ton. Toujours on calomnie
Celui qu'on dépouilla : peut-être pensent-ils,
En ajoutant ainsi l'audace à l'infamie,
De leurs vols embrouiller les fils;

Et d'ailleurs les fripons ont-ils une patrie ?
Mais envers le patron pourtant soyons civils.

DUMONT.

Qu'il compte sur mon zèle autant que sur le vôtre;
Oui, Monsieur Saint-Victor, votre service est bon:
Et quoique Saint-Victor m'ait tout l'air d'un... prénom,
Son argent vaut celui d'un autre.

ROBERT.

Paix ! je l'entends.



SCÈNE IV.

Les précédens, TRUCHANT, en robe de chambre.

TRUCHANT, *avec importance.*

J'ai mal passé la nuit ;
 Pour reposer ce quartier est infâme.
 Robert, allez voir si Madame
 Veut ce matin déjeuner dans son lit.

(*Robert sort à gauche.*)

SCÈNE V.

Les précédens, excepté ROBERT.

DUMONT.

Je viens savoir s'il vous faut quelque chose ?

TRUCHANT.

Pour le moment, non, mon ami.
 L'on est ici pas mal... pour un hôtel garni.
 Ah ! je veux vous parler ; car si je me propose
 De rester quelques mois chez vous,
 J'espère qu'on sera jaloux
 De m'arranger. — D'abord et d'un, c'est avec peine
 Que j'apprends que j'ai des voisins.
 Sans les connaître, on est ainsi près des coquins.

DUMONT.

Ah ! vous ne savez pas quelle règle est la mienne.
 Si j'en logeais, ce serait sciemment.

TRUCHANT.

Sciemment, dites-vous ?

DUMONT.

Oui, Monsieur, c'est-à-dire,
 Qu'on les loge en les connaissant.
 Mais ma maison jamais n'excita la satire.
 Le bas est occupé par moi, par mes enfans ;
 Le premier, le second, par vous, votre ménage ;
 Pour le troisième, il l'est par de fort braves gens,
 Par un homme de lettre ici depuis cinq ans.
 Quelques greniers sont au dernier étage
 Avec un cabinet ; dans ce réduit, hélas !
 Loge un vieillard que l'infortune accable.

TRUCHANT.

Pour le dernier étage, oh ! moi, j'en ai besoin :
 Il faut loger mes gens ; oui, c'est indispensable.

DUMONT.

COMÉDIE. 9

DUMONT.
A ce vieillard du moins laissez ce petit coin.

TRUCHANT.
Voulez-vous me garder? Serait-il raisonnable
De me mécontenter pour un petit loyer?

DUMONT.
Ah ! tout petit qu'il est s'il pouvait le payer,
Je n'insisterais pas autant sur cette grace.

TRUCHANT.
Oh ! vous m'allez prêcher ! je vous cède la place.
Choisissez entre nous , si vous le prenez tant.

Mais à propos , vous disiez qu'au troisième
Logeait un écrivain ? bon ! a-t-il du talent ?

DUMONT.
Beaucoup.

TRUCHANT.
Il peint bien ?

DUMONT.
Fort énergiquement ;
Sur-tout quand il écrit sur des sujets qu'il aime :
C'est un homme de lettre.

TRUCHANT.
Eh ! je l'entends de même :
Des lettres ! ne sait-il écrire que cela ?

DUMONT.
Si fait vraiment. On désigne par-là
Un philosophe , un homme de génie,
Qui par goût a voué sa vie
A travailler sur différens sujets :
Heureux, quand ses vœux, ses projets,
Ne tendent qu'au bonheur des hommes.

TRUCHANT.
Hé ! parlez donc. Maintenant nous y sommes ;
Diable ! il saurait au besoin rédiger
Un grand état, un bon mémoire ?

DUMONT.
Il en a composé qui l'ont couvert de gloire.

TRUCHANT.
Jarni ! j'ai bien fait d'y songer,
Et c'est vraiment une trouvaille.

DUMONT.
Je vous préviens qu'il ne travaille
Que quand le fonds s'accorde avec ses vœux.

TRUCHANT, faisant le geste de compter de l'argent.
Ah ! nos fonds lui plairont : nous connaissons la marche.

DUMONT.
N'allez pas faire une fausse démarche.

10 LES MODERNES ENRICHIS;

Si vous étiez et pauvre et malheureux...

TRUCHANT.

C'est assez le louer; allons, vous voulez rire.
Un fait plus important et dont il faut m'instruire:
Sur lui peut-on compter? est-il discret, prudent?

DUMONT.

J'ai vanté son esprit, et tenez! cependant
Sur ce point-là j'ai peu de connaissance;
Mais pour homme d'honneur, il l'est, j'en suis certain:
S'il faut, pour l'affirmer, au feu je mets la main.

TRUCHANT.

Vous faites naître en lui ma confiance;
Dès ce matin je veux...

SCÈNE VI.

Les précédens, la femme TRUCHANT.

(*La femme Truchant entre par la gauche; elle est en peignoir ou en déshabillé du matin très-élégant: sa démarche et ses manières sont très-communes.*)

La femme TRUCHANT, à son mari.

Je te cherchais, mon gros,
Vous voilà, l'aubergiste? Il faut, tant que j'y pense,
Qu'vous me trouviez, en diligence,
Un' fem' de chambre, et j'dis, là des grands numéros.

DUMONT.

Croyez que, répondant à votre impatience...

TRUCHANT, humilié du ton de sa femme.
Pourquoi tant se presser? il vaut mieux bien choisir.

La femme TRUCHANT.

N'allez-vous pas vous mettre au d'vant de mon plaisir?

Ma'me Rustant en a bien une;
Et nous n'som' pas, je crois, d'un' classe plus commune.

TRUCHANT.

Je veux un bon sujet.

La femme TRUCHANT.

C'est mon entention:
J' prétends sur-tout qu'elle ait de l'induction.

DUMONT.

Je m'en vais sur le champ en parler à ma femme:

(*Il sort.*)



SCÈNE VII.

Les précédens, excepté DUMONT.

La femme TRUCHANT.

Pour un traiteur cet homme est obligeant :
Que je suis bête ! il l'est pour notre argent.

TRUCHANT, étouffant.

Justement, c'est cela, Madame.

Mais rappellons... oui... nos conventions :
Vous entamez toujours des conversations ;

Et j'en rougis au fond de l'ame ;
Quand c'est devant quelqu'un qui doit vous respecter.

Tu ne peux pas me suspecter ;
Je te le dis, mon chou, tu m'écourches l'oreille.

La femme TRUCHANT.

N' semble-t-il pas que c'est une merveille !

TRUCHANT.

Vingt fois en un instant je te reprends ; enfin,
Cela prouve pour moi, mais j'y perds mon latin.

La femme TRUCHANT.

Ton latin ? oh ! je dis, qu' tu ne perds pas grand chose.

Mon dieu ! te v'là déjà couleur de rose.

Hé ! laisse-là tout ce fracas.

Crois-moi, Truchant, l'on ne se refond pas.

Jouissons de notre fortune ;

La mise n'est jamais commune

Quand la bourse est pleine d'argent.

Si l'on se rit de nous, va, c'est en enrageant.

Que chacun à son tour se pousse :

On m'éclaboussait, j'éclabousse.

S'il ne fallait parler que quand on parle bien,

Les trois quarts de Paris ne diraient presque rien.

TRUCHANT.

Oh ! la voilà, toujours extrême.

La femme TRUCHANT.

J' fais de mon mieux, qu' chacun fasse de même.

Consolez-vous, cher Monsieur Saint-Victor,

On dit qu'on est parfait lorsque l'on a de l'or.

Consolez-vous ; oui, malgré mon langage,

On viendra me faire sa cour ;

Et si nous le voulions, chaque jour

Bien des gens comme il faut, je gage,

Viendraient avoir l'honneur de manger not' potage.

T R U C H A N T.

Tu vas donner un thé, tiens, d'avance j'enrage;
Vois Madame Rustant, elle se forme un peu.

La femme T R U C H A N T.

Quand son mari la prit, elle était bien formée.

De son air votre ame est charmée?

D' m'humilier vous vous faites un jeu!

Cependant vous l'avez, quand ell' suivait l'armée

Avec son cher époux... je dis, c'est-il flatteur?

Elle a du ton, j'ai de l'honneur.

Le premier peut m' venir, l'autre ne revient guère:

Allez le marchander, il est cher à présent;

C'est pour ça qu'on s'en passe, et j' vois bien vraiment

Qu' vous n' prisez pas le mien... oh! je suis en colère.

T R U C H A N T.

As-tu fini?

La femme T R U C H A N T.

Voyons.

T R U C H A N T.

Hé bien! apprends de moi...

La femme T R U C H A N T.

J'ai tout appris, tout oublié, ma foi!

Le biau mari qui rabaisse sa femme,

Com' si Monsieur valait mieux que Madame.

(*Se tournant vers la gauche et appelant.*)

Cadet.

T R U C H A N T, vivement.

Laissez ce nom.

La femme T R U C H A N T.

Pardon, Monsieur. (*appellant*) Victor.

T R U C H A N T.

Devant mon fils du moins tâchons d'être d'accord.

La femme T R U C H A N T.

Vot' morale était inutile:

Je me respecte, ainsi soyez tranquille.

S C È N E V I I I.

Les précédens, CADET TRUCHANT entre par le fond.

C A D E T, accourant.

On dit qu' c'est moi, cher' mer', qu' vous appelez?

La femme T R U C H A N T.

Hé! non, Monsieur, c'est moi peut-être?

C A D E T.

Ce nom m'est si nouveau que je n' puis m'y reconnaître.

La femme TRUCHANT.

D'où venez-vous, Monsieur, parlez ?

C A D E T.

Toujours Monsieur, c'est pis qu'un' moquerie.

La femme TRUCHANT.

Hein ! m'répondez-vous, je vous prie ?

J'vous avais ordonné de rester dans vot' lit,

Jusqu'à c' que le Tailleur apportât votre habit.

Avec votre parrain, arrivant du village,

Pouvez-vous vous montrer, dir' moi, dans c't équipage ?

C A D E T.

Ce n'est cependant pas mon habit d'tous les jours.

T R U C H A N T.

Ce vêtement, mon fils, n'est plus au cours.

Personne ici ne l'aura vu, je gage ?

C A D E T.

Presque person', car depuis ce matin

J'étais là-bas, avec mon bon parrain,

Assis sur le pas de la porte.

La femme TRUCHANT, *en colère.*

Vous l'entendez ?...

T R U C H A N T, *l'arrêtant.*

Allons.

La femme TRUCHANT.

Tu n'veux pas qu'on s'emporte...

(*Cadet va boudier dans un coin.*)

T R U C H A N T.

Cela n'a pas encore une éducation.

La femme TRUCHANT.

Ce n'est pas là ce qui m'importe;

Mais son accoutrement m'perd d'reputation.

T R U C H A N T.

Je vais faire un peu de toilette;

Car Rustant doit venir me chercher ce matin,

Pour aller tous les deux vérifier enfin

Des bruits qui me troublent la tête.

(*Bas avec inquiétude.*)

On prétend qu'on veut rechercher

Certaines gens de notre classe,

Dont la fortune...

La femme TRUCHANT.

Eh ! que va-t-on chercher ?

T R U C H A N T.

Que des fripons... connus soient poursuivis, oh ! passe ;

Mais tracasser des braves gens ;

Qui pour servir l'Etat ont donné soins et temps ;

14 LES MODERNES ENRICHIS ;

Et su borner leur gain, chose fort difficile !

La femme TRUCHANT.

Et moi je dis qu' nous pouvons étre tranquille.

TRUCHANT.

Tu parles de jadis ; tu ne t'y connais plus.

Je suis calme et n'ai pas de chagrins... superflus ;

D'ailleurs ma conscience... oh ! sa voix est certaine.

(Il sort.)

La femme TRUCHANT.

Ne parlons pas de ça ; ça n'en vaut pas la peine.

SCÈNE IX.

CADET, toujours boudant, la femme TRUCHANT.

La femme TRUCHANT, s'adressant à son mari qui

est sorti.

A propos, dis à mon laquais

Que je sors ce matin, qu'à me suivre il s'apprête.

(A Cadet.)

Que fait' vous là, Monsieur ?

CADET.

Vous l'voyez, je me tais.

Quand on n' dit rien, on n' passe pas pour bête.

La femme TRUCHANT.

Parlez, Monsieur, j' vous le permets ;

Mais pour parler avec prudence,

Faut s'écouter.

CADET.

C'est bien dit ; mais, hélas !

A quoi sert que j' m'écoute si l'on n' m'écoute pas ?

D'ailleurs j'ai biau fair' l'homme d'importance.

SCÈNE X.

Les précédens, ROBERT.

ROBERT.

J'entends Monsieur Ronflac avec Monsieur Rustant.

La femme TRUCHANT.

J'vais diré à Saint-Victor de venir tout de suite.

ROBERT, indiquant Cadet.

Le Tailleur de Monsieur dans l'antichambre attend.

La femme TRUCHANT, à Cadet.

Bon ! ça fait qu'avec moi tu viendras en visite.

CADET.

C'est-à-dire que j'irons faire à mes dépens.
Ici même, tenez ! quand on m'regarde en face,
Je crois toujours qu'on rit.

La femme TRUCHANT.

Il est comme ça des gens,
Je l'sais, qui n'se font pas à tous ces changemens.
Il faudra bien pourtant qu'tout le monde s'y fasse.

(Elle entend du bruit, pousse précipitamment Cadet vers la gauche et sort avec lui.)

SCÈNE XI.

ROBERT, ouvre la porte du fond à Rustant et Ronflac.

RUSTANT, très-préoccupé.

Quoi ! Saint-Victor !...

ROBERT.

On a dû l'avertir ;
Ce matin avec vous il sait qu'il doit sortir.

(Il sort.)

SCÈNE XII.

RUSTANT, RONFLAC.

RUSTANT, avec l'air très-inquiet.

Vous êtes donc bien sûr que l'on veut les atteindre ?

RONFLAC.

Je ne dis pas, mon cher, que vous ayez à craindre ;

Non, mais tous ceux qui firent pour l'Etat
Des réquisitions, de grandes entreprises,
De tous leurs biens, dit-on, vont rendre un compte exact ;
Et comme un beau projet l'on vante ces sottises.

RUSTANT.

Vous me faites trembler ! — et Truchant ne vient pas.

RONFLAC.

Dites-donc Saint-Victor.

RUSTANT.

Nom, ou prénom ; hélas !
Nous sommes seuls, cela ne peut lui nuire.
Ce bruit, mon cher Ronflac, ne le fera pas rire.

Votre homme est donc fort au courant ?

RONFLAC.

Oui, par sa place il est au premier rang

Pour tous ces secrets de finance.
Il m'en a dit déjà vingt à l'avance.

R U S T A N T.

C'est fort heureux. — Mais ce maudit Truchant...

(*Sortant précipitamment à gauche.*)

Vous permettez?... je l'amène à l'instant.

SCÈNE XIII.

R O N F L A C , *seul.*

J'ai fort bien travaillé, Rustant est hors d'haleine ;
L'autre est tout préparé : je n'aurai pas de peine
A l'effrayer aussi. Ce prétendu projet

A d'ailleurs quelque vraisemblance ;

Mais depuis fort long-temps vainement on y pense :

Pour le réaliser il faudrait, en effet,

Que tous les gens de bien fussent unis en France,

Et je suis rassuré, ce n'est pas eneor fait.

Qu'importe, ils me croiront ; ça n'a pas de malice :

De leur crédulité je ferai mon profit.

Ma maison pour leurs fonds est toute à leur service,

Et du dépôt... actif j'augmente mon crédit.

Voir prospérer les sots est mon plus grand supplice.

Voyez ce Rustant, ce Truchant !

A quoi sert le génie ? à quoi sert de s'instruire,

Si deux fripons, qui ne savent pas lire,

S'enrichissent impunément ?

De quoi m'a profité ma grande banqueroute ?

J'ai payé... fort heureusement.

On me croit riche, hélas ! personne ne se doute... :

N'importe, travaillons audacieusement.

Chassons une crainte importune :

J'ai du crédit encor, eh bien ! profitons-en.

Le crédit seul conduit à la fortune.

(*On entend du bruit.*)

Chut ! car mon crédit est d'une espèce commune ;

Vu de trop près, il disparaît.

SCÈNE XIV.

R O N F L A C , T R U C H A N T , R U S T A N T.

T R U C H A N T , à Rustant avec chaleur.

Oui, nous avons tous deux même intérêt. —

Salut, mon cher Ronflac ; ah ! je suis bien sensible

Aux ayis vraiment obligeans...

R O N F L A C.

RONFLAC.

Je voudrais qu'il me fût possible
De les donner sur l'heure, à bien des braves gens,
Qui ne méritent pas non plus qu'on les tracasse.

TRUCHANT.

Pour se mettre à l'abri de soupçons affligeans,
Heureusement que nous avons du temps;
Car il faut avant tout, je crois, que la loi passe.

RONFLAC.

Eh ! non, mon cher, vous parlez sensément;
Mais des perquisiteurs l'opinion est telle,
Qu'on peut agir de suite : oui, le Gouvernement
N'a pas besoin, dit-on, de loi nouvelle;

Et pour pallier ces horreurs,
On vous dit que les lois poursuivent les voleurs.

TRUCHANT.

Quelle ressource abominable !

RONFLAC.

En tout temps, disent-ils, on demande son bien;
L'Etat a même droit qu'un simple citoyen.

RUSTANT.

C'est donner un effet coupable...

Un effet... troactif.

RONFLAC.

J'entends : rétroactif.

TRUCHANT.

C'est clair, car si d'avance un décret positif...

RONFLAC.

N'allez pas cependant vous allарmer sans cause;

Car on se borne, dans le plan,

A demander à chacun son bilan;

A faire constater sur-tout qu'ils sont sincères,

Par des témoins, des enquêtes sévères;

Puis chaque fournisseur, ou comptable, s'entend;

Sera tenu de prouver clairement

Que sa fortune vient d'un profit légitime.

Si la punition ne s'infligeait qu'au crime,

Vous seriez calme assurément.

TRUCHANT, à Rustant.

Pas vrai?... nous le serions... très-vraisemblablement.

RUSTANT.

Comme il vous dit. Mais las ! qui peut répondre

Qu'un ennemi, pour nuire seulement,

N'ira pas dévoiler...

TRUCHANT, le reprenant vivement.

Supposer. —

R U S T A N T.

Ça s'entend.

R O N F L A C. *avec finesse.*

Oh !... tous les deux vous saurez les confondre ;
 Mais détenus en attendant,
 Quel triste sort pour l'innocence !

R U S T A N T.

J'ai du courage et j'en frémis d'avance.

T R U C H A N T, *dont l'effroi augmente :*

D'ailleurs on est en jugement !...

R O N F L A C.

Pour des effets d'équipement !

Ajoutez : militairement.

T R U C H A N T.

Vous m'assomez. — Hélas ! dans quelle circonstance

Parle-t-on d'en agir ainsi ?

Oui, vous savez quelle est ici

Notre position !

R U S T A N T.

Tous nos fonds aujourd'hui

Arrivés par la diligence...

R O N F L A C.

Je vous l'ai déjà dit, c'est là le plus heureux.

Votre argent dispersé dans des mains étrangères,

Serait pour vous plus dangereux ;

Vous trembleriez toujours : vos commissionnaires,

Maîtres de votre sort...

T R U C H A N T.

Il a ma foi raison :

Hésiter n'est plus de saison.

(*A Rustant.*)

Primo d'abord, il faut aller de suite

Retirer en commun nos huit cent mille francs ;

Las ! c'est tout notre avoir. — Chez vous ou bien céans

A ce trésor il faut trouver un gîte.

R U S T A N T.

Comme vous en hôtel garni,

Je crains... d'ailleurs cette somme est très-forte ;

De quelque façon qu'on l'apporte

Cela va se savoir ici.

R O N F L A C.

Ah ! vous concevriez de vaines espérances ;

Si vous pensiez cacher à tous les yeux...

Le registre des diligences

N'est-il pas visité par des agens curieux ?

T R U C H A N T.

Loin de nous rassurer, vos soins officieux

COMÉDIE.

19

Ne font que redoubler nos trances.

R U S T A N T.

(*A Ronflac.*)

Il n'est qu'un seul parti, vous me le disiez bien ;

Et si vous consentiez...

T R U C H A N T, *vivement.*

Sachons sans plus attendre...

R U S T A N T.

C'est que Ronflac voulut bien prendre

En dépôt, pour un temps, ces fonds, notre seul bien.

(*Truchant approuve et le presse.*)

R O N F L A C, *froidement et cachant sa satisfaction.*

Etabli dans Paris, je ne redoute rien ;

Et ce service-là je pourrai vous le rendre ,

Si vous pensez du moins qu'il n'est que ce moyen...

Jadis avec l'Etat je fis quelques affaires.

Depuis plus de deux ans mes comptes sont rendus :

Sont-ils vérifiés , égarés ou perdus ?

De tout cela je ne m'informe guères.

Comme j'étais fort riche avant tout ce fracas ,

Les recherches sur moi ne se porteront pas ;

Car du trésor public, dieu merci, je me passe,

Et ne travaille plus enfin que sur la place.

T R U C H A N T.

Mais ce maudit registre annonce cependant

Que cette somme à nous s'envoie.

R O N F L A C.

Pour prévenir ce bruit nous avons une voie ;

Chacun de vous dira : » Comme correspondant

» J'ai rassemblé des fonds. » — De suite je déclare

Aux administrateurs que ces fonds sont à moi ;

Je le signe au registre, et cet acte fait foi.

Les huit cent mille francs partent en leur présence

Pour ma maison ; plus de doute, je pense.

Je vous ferai de suite un acte de dépôt,

Que vous aurez grand soin de cacher aussitôt.

Alors du moins vous bravez l'envie.

T R U C H A N T.

D'un grand poids je suis soulagé.

R U S T A N T.

A ce moyen sans vous nous n'aurions pas songé.

C'est nous sauver la fortune, la vie.

R O N F L A C.

Et peut-être l'honneur ; qui peut prévoir, hélas !...

T R U C H A N T, *naïvement.*

Et peut-être l'honneur ; là ! nous n'y songions pas.

RUSTANT.

Nous voulions réclamer quelque reste de compte;
Mais nous y renonçons.

RONFLAC.

Pourquoi l'abandonner?

Ah ! faites-en plutôt une demande prompte :
C'est-là le coup de maître. Ira-t-on soupçonner
Que tel qui réclame a des craintes?

Non, non, pressez, multipliez vos plaintes.

TRUCHANT.

On voit que vous savez l'état de longue main.

(*A Rustant.*)

Nous avons, mon ami, dans cette maison même,
Pour notre grand mémoire, un fort bon Ecrivain.

RUSTANT.

Il faut le voir. — J'adopte son système.

RONFLAC.

Au dehors baissez votre train.

Vous pourrez en secret faire encor grande chère ;
Vous puiserez chez moi , ce sera votre affaire.
Tenez ! si vous aviez des créanciers nombreux ,
Ce serait-là l'instant pour seconder vos vœux ,
Et mettre tout-à-fait les agens en déroute ,
D'annoncer une banqueroute.

(*On entend du bruit ; ils se font des signes réciproques de
garder le secret.*)

SCÈNE XV.

Les précédens , la femme TRUCHANT , CADET.

(*La femme Truchant a un habit du matin très-élégant ; Ca-
det a un frac quarré , la grosse cravatte , des souliers très-
pointus et la coiffure à la mode ; il marche avec peine et
paraît plus gauche que dans son costume villageois.*)

RONFLAC.

Madame , nous vous saluons.

La femme TRUCHANT.

Messieurs , souffrez que j'sois bien vot' servante.

TRUCHANT , très-affairé.

Le temps presse, Messieurs, allons.

La femme TRUCHANT.

Vous permettez que j'vous présente

Mon fils arrivé d'hier au soir ?

(*A Cadet.*)

Y'nez donc ici vous faire voir.

COMÉDIE.

27

RUSTANT.

Il est fort bien, je vous assure.

RONFLAC.

Il a vraiment bonne tournure.

La femme TRUCHANT.

Hé bien ! mon fils, un mot d'étiquette.

RONFLAC.

Il a de la timidité.

CADÉT.

C'est vrai que de la vill' j'nai pas beaucoup d'usage.

Comme on dit : chacun son métier :

Quand on gard' les bœufs au village...

(*Truchant tousse pour couvrir la voix de Cadet.*)

La femme TRUCHANT, vivement, lui tirant le bras.

(*A part.*)

Il a perdu l'esprit. C'est-il m'humilier ?

RONFLAC, à part.

S'il n'a pas de finesse, il a bonne mémoire.

La femme TRUCHANT.

La voiture est là-bas et j'allons promener,

En attendant que le dîner...

TRUCHANT, avec humeur.

Vous permettrez, à ce que je puis croire,
Que nous en profitons pour un objet pressé.

La femme TRUCHANT.

A me contre-carrer toujours fort empressé !

TRUCHANT.

Pour une affaire d'importance

Nous allons de ce pas tous trois

Au bureau de la diligence.

D'ailleurs, il nous faudra, je pense.

Baisser un peu le ton, Madame, et dès ce soir...

La femme TRUCHANT.

Hé bien ! qu'est-c' donc encor qui cloche ?

Pour le ton vous l'abaissez, Monsieur, sans le savoir :

Vous l'connaissez comme ma poche.

TRUCHANT, humilié et impatienté.

Vous excusez, Messieurs ? Sortons.

Lorsque je vois tant de mauvaise grâce !...

R O N F L A C.

Non, nous prendrons un carrosse de place :
Nous savons ce qu'on doit...

La femme TRUCHANT, à son fils.

Mon dieu ! s'il l' faut restons.

R U S T A N T, à part.

A la veille d'une disgrâce !

R O N F L A C, voulant emmener la femme Truchant.
Nous ne souffrirons pas...

T R U C H A N T, en colère.

Et nous nous arrêtons,

Pour des mots, pour des airs ! j'enrage au fond de l'ame.

La femme TRUCHANT, à Ronflac et à Rustant, avec
une douceur affectée.

(Avec colère à Truchant.)

J' vous suis, Messieurs. Cessons ces sots discours.

Je connais le bon ton, je me suis mise au cours.

J' sais qu'à Paris Monsieur n'vit pas près de Madame :

Mais si l' mari n'aim' pas toujours sa femme,

Sachez du moins qu'il la respect' toujours.

(Ils sortent.)

(Truchant sort le premier avec humeur, Ronflac donne la
main à la femme Truchant que Rustant cherche à appai-
ser ; Cadet les suit en marchant avec beaucoup de peine.)

Fin du premier Acte.



ACTE II.

Le théâtre représente une chambre simplement meublée. A gauche, quelques bustes d'écrivains célèbres, une petite bibliothèque, et sur le devant un secrétaire ouvert. A droite, des tableaux, des esquisses et quelques modèles en plâtre; sur le devant, un chevalet sur lequel est placé un tableau presque fini; à côté, une boîte à couleurs, une palette, etc.

La porte d'entrée de la chambre est à droite : celle qui communique dans le reste de l'appartement est à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRANCVILLE, ADELE.

(Au lever du rideau, Francville est assis devant son secrétaire, et a l'air de chercher une idée. Adèle est devant son chevalet; elle tient un crayon, regarde son tableau, et trace quelques lignes dans les draperies.)

FRANCVILLE, avec chaleur, après avoir écrit quelques mots.

Ce vers est bien, fort bien, et ne m'a point coûté.

Si l'indignation ne m'avait emporté,

Il n'aurait point ce nerf et cette vive flamme...

Ce vers termine au mieux; je n'ai plus rien dans l'ame. —

(Il pose sa plume.)

Le travail, nous dit-on ! — jusqu'à satiété.

Retouchez donc ce trait que j'aime,

Et dont le charme n'aît de sa simplicité :

Retouchez, et bientôt vous aurez tout gâté.

Pour peindre fortement, il faut sentir de même :

Voilà tout le secret, je l'appris de mon cœur;

Le reste n'est que l'art du versificateur.

ADELE, souriant.

Tu t'applaudis, je crois ?

FRANCVILLE, se levant

Oh ! oui, j'étais en verve;

Et cela ne me surprend pas;

(*S'approchant d'Adèle.*)

Je travaille près de Minerve.

A D È L E.

Un madrigal ! oh ! la verve est à bas.

F R A N C V I L L E , *indiquant son manuscrit.*

J'ai fini, j'ai lancé la foudre

Contre nos modernes *Crésus*.

A D È L E.

A quitter ce sujet je ne puis, te résoudre.

Je crains pour toi ces riches parvenus ;

Ils peuvent tout tenter.

F R A N C V I L L E.

Repousse une chimère.

(*Indiquant son manuscrit.*)

Eh ! quand ils tenteraient ! Ceci vivra, j'espère :

Un Ecrivain jamais ne mourut tout entier.

A D È L E.

Crois-tu donc rassurer une épouse, une amie ?

F R A N C V I L L E.

Adèle, autant que toi je dois chérir la vie :

Mais s'ils voulaient sacrifier

Tous ceux qu'indigne un si honteux scandale,

Il s'adresseraient donc à tous les gens de bien ?

Quoi qu'on en dise, ils sentent bien

Que la partie alors ne serait pas égale.

A D È L E.

Mais pour te livrer seul à leur aversion,

De qui tiens-tu ta mission ?

F R A N C V I L L E.

Ah ! de mon cœur, que dis-je ! du ciel même,

Qui m'en donna, pour lancer l'anathème,

Quelques talens et des vertus.

... *A D È L E , souriant.*

— Sous tes coups redoublés tu les vois abattus !

F R A N C V I L L E.

Je ne me flatte point, je connais la puissance

De l'Ecrivain moral, ami de son pays :

Elle agit lentement. Ainsi dans le silence

Le bien s'élabora dans d'excellens écrits.

C'est à l'opinion que l'Ecrivain s'adresse ;

Tour-à-tour il lui donne, il en reçoit des lois ;

Et le Législateur interroge sa voix.

Les grands événemens paraissent au vulgaire

Les fruits d'un vain hasard, de la fatalité ;

Mais souvent l'Ecrivain prépara la lumière,

Qui long-temps après lui répandit la clarté,

Et sut dicter des loix à la postérité.

A D È L E.

A D È L E.

Ceux qui d'un tel pouvoir font un perfide usage !...

F R A N C V I L L E.

Ah ! ceux-là sont aux yeux du sage
Les coupables agens de la perversité. —
Qu'il est grand ce pouvoir de l'homme de génie !
A sentir ce qu'il sent il force tous les cœurs.
Lecteurs, s'il a pleuré, vous verserez des pleurs :
S'il a ri, vous rirez ; c'est une tyrannie,
Il vous faut partager sa joie ou ses douleurs.

A D È L E.

Que mon art est borné près de cet art sublime !

F R A N C V I L L E.

Il est trop vrai ; le peintre vainement
Voudrait suivre l'auteur qu'un saint transport anime.
Ce qu'un tableau nous offre, un beau vers nous l'exprime :
Raphaël même eût mis un an
Pour exprimer le QU'IL MOURUT d'Horace :
La plume suit l'éclair du sentiment.
Mais devrais-je à ton art ravir la préférence,
Quand à lui seul nous devons tous les deux
Des secours journaliers et cette douce aisance !...

A D È L E, *quittant son ouvrage.*

Arrête. — Va, malgré tes efforts généreux,

Je sais mieux te rendre justice.

Si tu poursuivais moins le vice

Dans tes estimables écrits,

Peut-être le Libraire y mettrait plus de prix.

O mon ami ! ton ame franche et pure

Ne peut concevoir même un calcul si honteux.

Nous sommes pauvres, mais heureux,

Et le malheur suit l'imposture.

F R A N C V I L L E.

J'aime à nous voir ainsi mêmes goûts, mêmes vœux.

Mais en songeant que l'indigence

Poursuit l'Auteur moral d'énergiques écrits,

Je me suis souvent dit que si j'avais un fils,

J'emploierais tous mes soins pour l'éloigner d'avance

De la carrière que je suis ;

Et quoiqu'il dût un jour prétendre

Aux biens de nos parens ; bravant de vains propos ;

Oui, je voudrais lui faire apprendre

Un art utile.

A D È L E.

Oh ! tu pourrais t'attendre...

F R A N C V I L L E.

Les préjugés sont les tyrans des sots.

D

L'homme qui porte avec soi sa fortune,
 Est délivré d'une crainte importune.
 Des caprices du sort vois un exemple, hélas !
 (*Indiquant l'étage au-dessus à droite.*)

Contemple dans ce galetas
 Ce vieillard, sans secours, traînant son existence,
 N'ayant au monde rien, rien que la Providence.
 Il avait des biens-fonds : pour se débarrasser
 De quelques soins qui pesaient à son âge,
 Il les vend tous, et va placer
 Le capital à rente. — Un intrigant, je gage,
 Le prit. Au contrat on s'engage,
 L'un à toucher et l'autre à rembourser
 En deux termes fixés. — En quittant le village,
 Mon vieillard, vient, suivant l'usage,
 Vivre à Paris ; mais bientôt la douleur...

A D È L E.

Oui ; l'on dit que le débiteur...

FRANCVILLE.

Vers l'an quatre-vingt-neuf disparut : la misère
 Vint assaillir le vieillard malheureux.
 Il se défit de tout. Dans cet état affreux,
 Le débiteur, par un faiseur d'affaire,
 Du capital fit offrir la moitié.

A D È L E.

Heureux encor !...

FRANCVILLE.

A ta pitié,

Mersant plus que jamais à des droits, mon amie.
 Ah ! de son débiteur connais l'humanité :
 Il n'offrait pas alors la trentième partie
 De ce qu'il avait emprunté.

Mais le malheureux qui voyage
 Dans des déserts affreux, dévoré par la faim,
 Donnerait tout son bien pour un morceau de pain.

Il acceptai

A D È L E.

Sans égard pour son âge
 Le débiteur osa?... quelle inhumanité !
 Ah ! ce tableau...

FRANCVILLE.

Mon ami en est sur-tout navrée,
 Quand je vois des fripons dont l'orgueil éhonté
 Insulte à la misère avec impunité.

Oui, l'indigence a droit d'être honorée,
 Puisque des intrigans le luxe est la livrée.

(*On frappe au-dessus de la chambre à droite.*)

COMÉDIE.

A D È L E.

Justement, c'est le bon vieillard.

(*Francville ouvre sa porte et prête l'oreille.*)

M E R S A N T, *dans son cabinet au-dessus.*

Si vous avez quitté tous deux l'ouvrage,
Je voudrais vous parler.

F R A N C V I L L E, *à voix haute.*

Où, venez — il est tard;

Nous ne travaillons plus.

A D È L E.

Quelque affaire, je gage..

Car il est si discret, hélas ! que bien souvent

Nous l'appellons tous les deux vainement.

SCÈNE II.

Les précédens, MERSANT, avec des vêtements propres, mais très-usés.

M E R S A N T.

Bon jour, mes bons voisins. — Vous pensiez l'un et l'autre,
Qu'au degré de misère où j'étais descendu,
On ne craignait plus rien, rien, ayant tout perdu ?
Je le croyais aussi. Quelle erreur est la nôtre !

Hé ! mes amis, vous ne songiez donc pas

Qu'il me restait un galetas,

Pour reposer encor ma tête ?

A D È L E.

Qui peut vous arracher, hélas !

M E R S A N T, *avec amertume.*

Un riche vient d'en faire la conquête.

F R A N C V I L L E, *surpris.*

Quoi ! le propriétaire ?..

M E R S A N T.

Ah ! son humanité

Vous est assez connue, et jamais sa bonté

Pour moi ne s'est un instant démentie ;

Mais avec lui je cède à la nécessité.

Celui qui loue une grande partie

De ses appartemens, aurait, dit-il, besoin

De tout ce misérable étage.

Dumont voulait en distraire ce coin ;

Il a peint mon état, ma misère, mon âge ;

Et n'a rien obtenu.

F R A N C V I L L E.

Quel affreux voisinage !

D 2

Je n'ai pas encor vu ce locataire-là ;
 Ici, depuis huit jours, il me pèse déjà. —
 Amant des arts plus que de la richesse,
 J'éprouve en ce moment que l'infortune laisse
 Bien des regrets.

M E R S A N T.

Vous, des regrets ! Mon cœur
 Près de vous deux a fait l'expérience
 De ce que peut, pour le malheur,
 La respectable et touchante alliance
 De la délicatesse et de la bienfaisance.

A D È L E.

Toujours ce mot, et jamais l'amitié !

M E R S A N T, avec douleur.

Tant d'infortune enfin lassera la pitié.

F R A N C V I L L E.

Je pardonne au malheur une injure inutile.

Ah ! rappelez ce calme courageux...

M E R S A N T, avec abandon.

Il est un terme à tout. Hé ! puis-je être tranquille
 Quand je n'ai plus même d'asyle ?

F R A N C V I L L E.

C'est outrager... nos cœurs sont vertueux.

Vous, sans asyle ! ah ! la douleur égare.

Au nom du ciel soyez plus généreux ;

Repoussez un doute barbare.

M E R S A N T.

Bons jeunes gens, croyez que malgré moi

J'afflige vos ames sensibles.

Le malheureux ainsi répand autour de soi

Du sort qui le poursuit les atteintes terribles.

A D È L E.

Ecartez ce tableau fait pour nous désoler.

Je ne regrette point les larmes

Que je verse avec vous. Non, non, à consoler

Les bons cœurs trouvent quelques charmes.

Quant à force de soins le consolateur sent

Du chagrin par degré s'évanouir la trace..

M E R S A N T.

Que la vertu, jointe à la grace,

A sur nos cœurs un empire puissant !

Vous éloignez de moi la sombre inquiétude. —

Quoique de l'infortune une triste habitude

Eût dû fermer mon ame à tout espoir,

Ce matin, dans ma solitude,

J'étais près de céder enfin au désespoir.

COMÉDIE.

29

FRANCVILLE, *vivement.*

Il fallait donc plutôt venir nous voir.

SCÈNE III.

Les précédens, ROBERT.

ROBERT.

Monsieur de Saint-Victor, le nouveau locataire,

Ayant appris par le propriétaire

Que vous avez de l'honneur, des talens,

Voudrait vous consulter sur une grande affaire;

Et pour ne pas perdre son temps,

Il desiré savoir si vous êtes visible.

FRANCVILLE, *souriant.*

Vous le voyez, mon cher, en vérité,

Je n'eus jamais pour don l'invisibilité.

ROBERT.

J'entends bien, mais il est possible...

FRANCVILLE.

Mon ami, je l'attends. Sur ma sincérité

Il peut compter du moins, c'est toute ma promesse.

ROBERT, *en s'éloignant, à part.*

J'aime son air. — Là-bas, impudence et bassesse:

Ici, franchise et politesse.

L'intrigue et la fortune occupent le premier;

Mérite et probité gissent près du grenier.

SCÈNE IV.

Les précédens, excepté ROBERT.

MERSANT, *avec satisfaction.*

Pour moi fort à propos le hasard vous l'envoie;

Vous pourrez lui parler.

A D E L E, *à Franville en sortant à gauche.*

Et moi, pendant ce temps,

Pour le dîner je vais...

FRANCVILLE, *bas, allant à elle et indiquant*

Mersant.

Nous sommes trois.

A D E L E, *de même.*

J'entends.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

Les précédens, excepté A D È L E.

FRANCVILLE.

Il veut me consulter ; j'en ressens de la joie.
 J'oblige avec plaisir, même par sentiment ;
 Mais pour le coup je veux service pour service.

Si j'obtiens qu'il se dessaisisse
 De votre mince logement,
 Il sera tout surpris vraiment

A la vertu de faire un sacrifice.

M E R S A N T.

Comme vous le peignez sur ce que j'en ai dit !

FRANCVILLE.

Pour juger un méchant, un seul trait me suffit.

Vos malheurs ajoutent encore

A l'indignation qui remplissait mon cœur ;

Du feu sacré qui le dévore

Ils viennent redoubler l'ardeur.

(*Indiquant son ouvrage qui est sur le secrétaire.*)

Oui, je poursuis avec courage

Les nouveaux Enrichis, au cœur de diamant :

Par quelques vers j'ai terminé l'ouvrage ;

Mais je les reverrai. J'éprouve en ce moment

Que l'aspect douloureux d'un vieillard respectable,

Rend du crime heureux, triomphant,

Le spectacle plus effroyable.

M E R S A N T.

J'approuve, jeune ami, ces vertueux transports ;

Mais pour que le succès couronne vos efforts

Il faut plier un peu ce mâle caractère

Au goût qui domine aujourd'hui :

Aux parvenus livrant la guerre,

L'arme du ridicule, en écartant l'ennui...

FRANCVILLE.

Le ridicule ! hé ! pourraient-ils le craindre ?

Ils bravent l'infamie. — Oh ! non, pour les atteindre

On chercherait en vain à tourmenter le cœur :

L'opinion n'est rien pour qui n'a point d'honneur.

M E R S A N T.

Vous ne transigez point.

FRANCVILLE.

Jamais avec le crime.

M E R S A N T.

Si malgré vous pourtant on veut interpréter
Contre ceux dont le gain fut grand , mais légitime ?...

F R A N C V I L L E.

Poursuivons les fripons , mais sans les imiter.
L'homme laborieux a droit à mon estime ;
De sa richesse même il se doit honorer :
Après Dieu , le travail devrait se révéler.
Respectons ses produits et ceux de l'industrie ,
Respectons le commerce : oui , la société
N'est rien sans le respect de la propriété.
Ceux que j'ose attaquer , dans leur trafic infâme ;
Ont méconnu ce droit dans des temps malheureux ;
Et voudraient aujourd'hui le réclamer pour eux. —
Il est des Enrichis , sans doute , exempts de blâme :
L'or fut aussi le prix des travaux , des talents ,
Et le mérite même a fait des opulens ;
J'aime à le rappeler : ah ! le vœu de mon ame
Est que la loi toujours trouve des innocens.
L'amour de la justice anime mes accens :
J'obéis à mon cœur qui me presse et me crie :
» Qui fait chérir les mœurs , fait chérir la patrie. »

M E R S A N T.

Avec un but si noble on brave les rivaux ;
La récompense suit de bien près les travaux.

F R A N C V I L L E.

J'entends quelqu'un : c'est le froid locataire.
Allez trouver Adele , et pour me seconder
Je vous appellerai , si je ne puis mieux faire :

M E R S A N T , *en allant à gauche.*

Ne vous abaissez pas jusques à la prière.

F R A N C V I L L E.

Vous connaissez mon caractère ;
M'abaisser !... ah ! plutôt n'allez pas me gronder
Si je ne puis contenir ma colère.

M E R S A N T , *sortant à gauche.*

Contraignez-vous , au nom de l'amitié ,
Il a droit au mépris , ou bien à la pitié,



SCÈNE VI.

FRANCVILLE, ensuite TRUCHANT
et RUSTANT.

FRANCVILLE, *seul, allant à son secrétaire.*

Il a raison, ce vieillard respectable!
(*Il range ses papiers; pendant ce temps Truchant et Rustant entrent en se parlant.*)

TRUCHANT, *à demi-voix.*

Nos fonds étant chez Ronflac; maintenant
Suivons son avis raisonnable.
Faisons faire un mémoire... oh! je dis conséquent,
Et dans lequel, sans fausse honte,
En peignant notre état... fort triste assurément.

RUSTANT, *de même.*

Oui.

TRUCHANT.

Nous réclamerons ce vieux reste de compte.

RUSTANT, *vivement.*

Chut. L'écrivain est là.

TRUCHANT, *saluant.*

Citoyen... serviteur.

FRANCVILLE, *à part, après avoir salué.*

Quel ton! — Que ne vis-tu Molière!

(*Haut.*)

Prenez un siège.

RUSTANT, *à Truchant, bas.*

Il paraît fort poli.

TRUCHANT.

Notus venons tous les deux ici
Vous confier une importante affaire.

FRANCVILLE.

Pourrais-je avant savoir qui de vous deux
Loge dans la maison?

TRUCHANT.

Je suis le locataire;

Votre voisin. Monsieur est mon confrère,
Ancien associé, comme moi malheureux.
L'Etat nous doit beaucoup.

RUSTANT.

Oui beaucoup.

FRANCVILLE.

Si tous ses créanciers avaient cet air aisé,

Sans rien feindre,

Les

Les Rentiers et l'Etat ne seraient pas à plaindre.

R U S T A N T.

Quand pour se soutenir on a tout épuisé...

T R U C H A N T, *cherchant à mettre de la finesse et faisant sonner de l'or.*

Cependant il nous reste, à ce que l'on peut croire,

De quoi payer... fort généreusement

Celui qui décrira dans un touchant mémoire

Nos réclamations.

R U S T A N T.

Oui... très-certainement.

F R A N C V I L L E.

Mais n'ayant aucun droit à votre confiance...

T R U C H A N T.

Le Traiteur là-bas nous a dit

Que vos talens, (*appuyant*) votre prudence,

Votre discrétion... bref, cela nous suffit.

F R A N C V I L L E, *avec étonnement.*

Prudent ! on doit l'être sans doute.

Mais du public croit-on que je flatte le goût ?

J'écris ce que je sens : qu'est-ce que je redoute ?

Prudent ! je suis juste avant tout.

R U S T A N T, *bas à Truchant.*

Il a de la chaleur.

T R U C H A N T, *de même.*

Bon ! il aura le style.

Mais lui détailler... tout, cela n'est pas facile.

F R A N C V I L L E.

Si le sujet du mémoire me plaît ;

S'il est moral, il sera bientôt fait.

Le public me paiera ; ce sont là mes affaires :

De lui seul et de moi j'attends mes honoraires.

Vous m'entendez ? Mais sil ne me plaît pas,

Je ne saurai vous satisfaire.

Je vous servirais mal d'ailleurs en pareil cas.

J'écris d'après mon cœur, et ma gloire m'est chère.

R U S T A N T, *tirant des papiers de sa poche.*

Notre cause est aussi simple que claire.

Nous réclamons au moins cent mille francs,

A nous rédus depuis plus de trois ans.

F R A N C V I L L E.

Cent mille francs ! la somme est importante.

Vous n'êtes point Rentiers ?

T R U C H A N T.

Allons ! Monsieur plaisante.

Nous réclamons pour des objets vendus,

Livrés, reçus, même perdus :

C'est une immense fourniture

D'équipement, de nourriture.

FRANCVILLE.

Hé quoi ! Messieurs, vous êtes fournisseurs ?

RUSTANT.

Nous l'étions. — Il nous manque ici certaine pièce ;

Mais vous pourrez avec un peu d'adresse...

(Il veut lui donner les papiers.)

FRANCVILLE.

Avant de m'accorder, Messieurs, tant de faveur,

Ah ! connaissez mon âme toute entière.

TRUCHANT, le pressant.

Soyez certain qu'un honnête salaire...

(Rustant le presse aussi, et pose les papiers sur le secrétaire.)

FRANCVILLE.

Non, arrêtez... Je suis homme d'honneur.

Je dois me peindre avec franchise.

Pour vous tromper qu'un autre se déguise...

RUSTANT.

Plus vous nous refusez, et plus je sens mon cœur...

FRANCVILLE, prenant sur le secrétaire une feuille
manuscrite de son ouvrage.

Un instant. Suspendez un peu la confiance...

Sur votre ancien état voici ce que je pense.

D'un ouvrage nouveau, Messieurs, voici la fin.

Je n'ai pas à ces vers mis la dernière main ;

Mais ils peignent mon cœur, mes vœux, mon espérance.

TRUCHANT, étonné.

Vous l'adressez ?

FRANCVILLE.

Au Gouvernement, à la France.

(Pendant que Francville lit, Truchant et Rustant sont dans une situation très-pénible : ils se regardent d'abord avec étonnement, et quand les traits sont forts, ils font des mouvemens involontaires qui expriment leur inquiétude. Cependant, comme Francville s'arrête de temps en temps avec l'air de demander leur avis, ils se contraignent alors violemment, et tâchent même d'applaudir du geste et du regard.)

FRANCVILLE lit.

Les cris du désespoir, les pleurs de l'indigence
Ont retenti jusqu'à mon cœur.

L'orgueil des Enrichis, leur grossière opulence
L'ont rempli d'une juste horreur.

Sous les haillons de la misère,
Je vois errer l'homme de bien ;
Et le vil intrigant, qui jadis n'avait rien,
Etale un luxe infâme et méconnaît son père.

L'un offrit à l'Etat, dans des temps malheureux,
Le fruit de ses travaux et de son industrie ;
L'autre abusant d'un pouvoir désastreux
S'appropriâ ces dons offerts à la patrie.

Tel qui sacrifia le prix de ses sueurs,
Pour acheter la paix par une juste guerre,
Voulut donner l'aisance à ce guerrier, son frère,
Et non pas enrichir d'avidés fournisseurs.

Il en est temps, rompons un indigne silence.
Justice aux bons comme aux méchans.
Mettons dans la même balance,
Là les dons des Français ; — là les vols des traitans.

Ces cruels, de nos maux sont les vrais artisans ;
Ils vivaient de la guerre, et leur lâche impudence
Même en la dévorant calomniait la France.

Quand nos guerriers nous ont conquis la paix,
Soyons dignes de tant de gloire.
Que les bons citoyens en goûtent les bienfaits ;
Que les frippons regorgent désormais :
L'humanité réclame encor cette victoire (1). »

(*Francville pose l'écrit sur son secrétaire.*)

Maintenant c'est à vous de voir...

TRUCHANT, *respirant.*

Ah !

FRANCVILLE.

Si votre demande est claire et légitime.
Vous connaissez mon horreur pour le crime.
Je ne veux point vous décevoir :
Mais si vous persistez à vouloir que je fasse...

RUSTANT, *tout stupéfait, à Truchant.*
Que... dites-vous ?

(1) Ces cinq vers ont été ajoutés après la proclamation de la paix.

TRUCHANT, *de même.*

Moi... je dis franchement

Que ce petit écrit... parle assez clairement.

Le citoyen s'exprime avec beaucoup de grace.

Mais cependant... voyez quelle disgrâce !

Si plein de ce tableau... je dis , fort alarmant ,

Le peuple... malgré vous , se portait avec rage...

FRANCVILLE.

Le peuple ! ah ! c'est lui faire outrage.

C'est m'outrager. Non , loin de moi

Celui qui connaîtrait d'autre arme que la loi.

La loi pour tous ; telle est la devise sacrée

Des vrais Français , elle n'est ignorée

Que des fripons que j'ai peint dans mes vers ,

De leurs lâches valets , de leurs agens pervers ,

Dont le ramas impur , pour braver tout scandale ,

En pressurant le pauvre insulte à sa morale.

RUSTANT, *tout étourdi.*

Oui... c'est fort bien... quoiqu'un peu fort.

TRUCHANT, *bas à Rustant.*

De le contrarier vraiment nous aurions tort.

(*Haut à Francville.*)

Où nous adressions-nous ? Mais où trouver la preuve...

Car... enfin ces gens-là sauront cacher leur or.

FRANCVILLE.

Ils ont su déterrer le denier de la veuve :

L'on *désenfouira* leur scandaleux trésor.

RUSTANT, *bas.*

Ce récit de dix ans abrégera ma vie,

TRUCHANT, *bas à Rustant.*

(*Haut à Francville.*)

Ne nous trahissons pas. Laissez-leur l'infamie.

Vous ne les craignez plus. On surveille en effet.

FRANCVILLE.

Ah ! si de leurs plaisirs mon ame est alarmée ,

C'est que dans ce qu'ils font je lis ce qu'ils ont fait.

Chaque folle dépense est le fruit d'un forfait.

Chacun de leurs festins affamait une armée.

TRUCHANT, *balbutiant.*

Nous pourrons revenir vous voir.

Pour notre affaire. — Rien ne presse.

(*Il s'avance vers le secrétaire , et dans son trouble , il met la main sur l'écrit de Francville.*)

Je reprends nos papiers.

FRANCVILLE.

Non, vous prenez l'adresse...

COMÉDIE.

37.

TRUCHANT, à part.

Je suis tout étourdi. La peur... le désespoir...

(Rustant reprend les pièces.)

FRANCVILLE.

Messieurs, puisqu'elle a su vous plaire,
Quand on l'imprimera je vous en enverrai
Le premier jour un exemplaire.

RUSTANT.

(Bas en entraînant Truchant.)

Vous êtes trop honnête. Allons. J'étoufferai.

FRANCVILLE, à Truchant.

A ma franchise au moins si vous rendez justice,

Vous pouvez pour un bon vieillard
D'un mauvais galetas faire le sacrifice.
C'est pour un ami pauvre...

TRUCHANT.

Il est déjà fort tard...

Nous reviendrons.

FRANCVILLE.

C'est un léger service.

(Allant au fond à gauche.)

Un seul instant.

(Il entr'ouvre la porte de la chambre en disant très-haut.)

Venez, venez, mon cher,
Mieux que moi votre état a droit de le toucher.

SCÈNE VII.

Les précédens, MERSANT.

(Francville conduit le vieillard vers Truchant qui sortait.)

MERSANT, lui touchant le bras d'un air suppliant.

Ah ! daignez...

(Truchant se retourne un peu en le repoussant froidement.)

Mersant étonné s'écrie :

Ciel !... oui, c'est lui ; c'est lui-même !

FRANCVILLE.

D'où vient votre surprise extrême ?

MERSANT, avec force, en retenant Truchant qui
veut sortir.

Arrêtez, ou sur vous je vais crier, Monsieur.

FRANCVILLE, *vivement.*

Comment!...

MERSANT.

C'est mon barbare débiteur;

L'auteur de tous mes maux, de ma misère affreuse.

TRUCHANT, *avec désordre.*

Quelle maison malencontreuse!

FRANCVILLE.

Ciel! à leurs vols ils venaient sans pudeur
M'associer!RUSTANT, *tâchant de se rassurer.*Monsieur, nous pourrions donner suite
Aux injures qu'ici...

FRANCVILLE.

Son infâme conduite

Vous trahit avec trop d'éclat.

Qui vole un citoyen, vole bien mieux l'Etat.

(*Rustant veut parler.*)Je me sers du mot propre. Avec plus d'éloquence,
Un autre défendra votre basse opulence;(*Montrant Mersant.*)De la vertu, moi, je suis l'avocat.
Tremblez.

TRUCHANT.

Ne pourrait-on avec calme et prudence
Causer? — Oui... mon Agent, par de petits détours,
A du second dépôt annulé la puissance.

FRANCVILLE.

Le crime se trahit toujours.
Quelquefois le hasard sert aussi l'innocence.(*A Mersant qui cherche à le calmer.*)

Je voudrais contenir... cher Mersant, c'est en vain.

Dieu! quel spectacle! — O suprême puissance!

Le créancier, sans asyle, sans pain,

Le débiteur dans l'opulence!

TRUCHANT.

On peut concilier...

RUSTANT.

Sans doute;... arrangez-vous.

MERSANT, *à Truchant.*

Le parti le plus prompt est ici le plus sage.

Dans ma position, l'on conçoit, entre nous...

FRANCVILLE, *vivement.*

Le malheur éteint le courage.

J'en ai pour vous, et me charge de tout.

De vous faire payer, je viendrai bien à bout.

COMÉDIE.

39

TRUCHANT, à Mersant.

Il faudra donc vous faire compte
De la moitié de votre capital.

FRANCVILLE.

J'entends bien. Mais voici le principal.
Votre fuite jadis ayant été fort prompte;
Comme escroc, pardonnez, Mersant vous poursuivait:
Ce sont des frais grossis par l'intérêt.
Joignez la rente arriérée;
Calculons : le premier de vos remboursemens,
Oui, ces dix mille francs valaient bien cinq cent francs.

TRUCHANT.

Hé bien ! vous prétendez !... celui-là fut valable.

FRANCVILLE.

Je le sais. — Supposons que pour tous ces faux frais,
Pour l'intérêt, pour finir tout procès,
Ce paiement soit compté : ce serait raisonnable ?

TRUCHANT.

Quoi ! me prenez-vous pour un sot ?

FRANCVILLE.

Non, je l'ai dit ; ce n'est pas là le mot.
Devant les tribunaux que Mersant vous traduise.
Ils est un tribunal où rien ne se déguise,
Devant lequel je suis son défenseur.

Mersant a déposé ses chagrins dans mon cœur ;
Je connais tous les faits, et demain je publie.

TRUCHANT.

Que dites-vous ? (à part.) Ciel ! je frémis.

FRANCVILLE.

Oui, demain vous lirez sur les murs de Paris
Ses malheurs et votre infamie.

RUSTANT, bas à Truchant.

Mon cher ami, terminez au plutôt.
Cette publicité nous perdrait sans ressource,
En ce moment sur-tout.

TRUCHANT, bas.

Vous croyez donc qu'il faut ?

RUSTANT, de même et vivement.

J'y contribuerai de ma bourse.

TRUCHANT, bas, en lui serrant la main.

Je prends acte. (à Mersant.) Allons, je consens...
Du capital entier, oui, je vous ferai compte.

FRANCVILLE, à Mersant.

Vous pouvez accepter sans honte.
Il gagne à ce marché plus de deux mille francs.
Etes-vous satisfait ?

M E R S A N T.

On ne pouvait mieux faire.

Oh ! l'excellent homme d'affaire !

T R U C H A N T, *se disposant à sortir.*

Serviteur.

F R A N C V I L L E.

Messieurs, un moment.

Nous sommes confians ; mais puisque tout s'arrange ,
 Ne pourriez-vous donner en attendant
 Quelque billet, une lettre-de-change ?

T R U C H A N T.

Je pense lui payer comptant,
 Aujourd'hui même.

F R A N C V I L L E.

Oh ! votre exactitude

Est si connue !

M E R S A N T.

Assurément.

On ne saurait avoir la moindre inquiétude :

Oui, mais...

T R U C H A N T.

J'écris si peu lisiblement.

F R A N C V I L L E.

Oh ! ces Messieurs ont méprisé l'étude.
 N'importe, nous lisons assez passablement.

T R U C H A N T, *s'asseyant devant le secrétaire.*

Vous le voulez ?

*(Il écrit gauchement.)*R U S T A N T, *à Mersant, avec aménité.*

Vous voyez qu'en affaire,

Victor Truchant est fort accommodant.

F R A N C V I L L E, *sur le même ton.*

Et même fort humain ; car, tenez, franchement,
 Sans lui son créancier expirait de misère.

(Avec indignation.)

Vous m'entendez ?

R U S T A N T.

Oui, très-distinctement.

(A part.)

Quel yeux !... son regard m'en impose...

T R U C H A N T, *donnant ce qu'il vient d'écrire.*

Voyez s'il manque quelque chose.

F R A N C V I L L E.

COMÉDIE.

41

FRANCVILLE, *souriant de pitié.*

C'est bien; — après-dîné l'on ira recevoir.

TRUCHANT.

Non, j'enverrai.

(*Il se retire lentement avec Rustant à qui il parle bas.*)

MERSANT.

Soit, Monsieur. A ce soir. —

O cher Francville ! après tant de souffrance,
Mes derniers jours seront les plus heureux.
Je pourrai m'acquitter envers la bienfaisance.

FRANCVILLE.

Cessez. — Allons à notre jouissance
Associer Adèle.

(*Ils vont vers la gauche.*)

RUSTANT, *revenant avec l'air embarrassé, dit bas*
à Francville.

En remplissant vos vœux,
Nous espérons de vous le plus profond silence
Sur l'objet du mémoire.

FRANCVILLE.

A votre défiance
J'avais de justes droits. Mais jamais la vengeance
Ne dicta des écrits que je consacre aux mœurs.

Si vous avez frémi d'avance
En écoutant mes vers accusateurs,
Vous me prouvez jusqu'où va leur puissance.

(*Rustant troublé va rejoindre Truchant.*)

Hommes de bien, vous serez mes lecteurs :
Des Enrichis le supplice commence.

(*Truchant et Rustant sortent à droite en désordre.*
Mersant et Francville rentrent à gauche.)

Fin du second Acte.



F

ACTE III.

(*Même décoration qu'au premier Acte.*)

SCÈNE PREMIÈRE.

DUMONT, ROBERT, CADET.

(*Au lever de la toile, Dumont et Robert achèvent de préparer un thé sur deux tables. Sur celle qui est à gauche on place des tasses, et sur l'autre des viandes froides. Ils prennent les tasses et les plats sur une table de service qui est dans le fond. Cadet les aide.*)ROBERT, *tenant une pièce froide.*

C'Est une plaisante manie,
 Donner un thé ! je n'y conçois plus rien.
 Le mot reste, et voilà qu'au thé l'on associe
 Du solide. — Un Fermier bien grossier, sans maintien
 Pour son dîner, je le parie,
 De ce thé-là se contenterait bien.

(*Il pose le plat sur la table et voit Cadet qui en apporte un autre.*)

Un Monsieur faire le service !
 Ah ! si Madame vous voyait !...

CADET.

Un biau Monsieur, ma foi ! dam ! Monsieur s'ennuyait,
 Le grand mal qu'il se divertisse !

DUMONT.

On vous dira que vos goûts sont bien bas.

CADET.

Moi, je dirai qu' du moins ils sont utiles.
 Si je n' sais pas parler com' dans vos villes,
 Je sais penser, quand on n' me gronde pas.

ROBERT.

A propos de gronder, qu'a donc votre cher père ?
 Quand il est descendu de chez cet Ecrivain,
 Il avait de l'humeur, même de la colère.

DUMONT.

Il voulait la cacher : on voit qu'il se contraint :

COMÉDIE.

C A D E T.

Pour ça, je dis, parlons d'ma mère.
Avec moi convenez qu'ell' ne se contraint guère?

J'arrive à peine, ell' me trait' d'animal,
Dit que j'ai mauvais tour, trou' que je marche mal :
Jarni ! j'aimerais mieux qu'elle fût moins sincère.

R O B E R T.

A sa sévérité son amour est égal.

C A D E T.

Mon dieu ! qu'c'est dur d'être aimé de même !
Tôt ou tard c't amour passera,
Et j'espère qu'alors ell' me caressera.

O ma Suzette, est-c' donc ainsi qu'on aime !

R O B E R T, à Dumont.

L'amour lui donne de l'esprit.

C A D E T, *sentant un plat que Dumont va poser sur la table.*

L'amour pourtant n'ôte pas l'appétit.

R O B E R T.

Goûter déjà ? fi donc ! quelle bassesse !

Un homme comme il faut !...

C A D E T.

L'diable la politesse :
Si j'ons l'air comme il faut, je sens trop ben, hélas !
Que mon pauvre estomac est comme il ne faut pas.

R O B E R T.

N'importe, vous voilà tout-à-fait à la mode.

C A D E T.

C'est vrai qu'on dit que j'ai le tac.
Le cou dans une nape et le corps dans un sac :

Ça n'laisse pas que d'être commode.

J'ne me plains pas non plus des grands chapiaux,

Mais j'marchais mieux avec mes gros sabots.

D U M O N T.

Ce matin en effet vous étiez plus ingambe.

C A D E T.

Je suis dans un étau ; mais en r'gardant mes piés,

Je ris d'la peur que j'ai de me piquer la jambe.

Avec le bout de mes souliés (1).

D U M O N T.

Avec Madame votre mère

(1) On peut supprimer à la représentation le reste de cette scène, en passant tout de suite au dernier vers qui annonce l'arrivée de la femme. Truchant, parce que le rôle de Cadet n'étant que secondaire, ces détails que j'ai ajoutés pour l'Acteur de Paris qui jouait ce rôle d'une manière très-piquante, pourraient distraire du fonds de l'ouvrage.

Vous n'êtes rentré que fort tard.

CADET.

J'ons été promener au petit boulevard.

C'est pour m'former, me donner la manière.

Si vous saviez ! on m'regardait ;

On s'pressait tant qu'on m'étouffait.

On disait : » qu'il est bien ! qu'elle bonne figure !

J'nons jamais vu si drôle de tournure. »

Puis on riait, on m'caressait...

ROBERT, se cachant pour rire.

Oh ! oui, vous avez dû faire un terrible effet.

CADET.

C'est un bel' chos' que le bieu monde !

On y change de peau, vraiment comme d'habits ;

Ma mère était noire au pays,

Et v'là qu'à Paris ell'est blonde.

ROBERT.

Vous avez dû voir là des contours... des attraits !...

CADET.

Oh !... ça c'est vrai... pour ell' j'en rougissais.

ROBERT.

Oui !... n'importe, en passant notre regard s'attache...

CADET.

Tous les appas que ces dames font voir

Ne valent pas ceux qu'ma Suzette cache.

DUMONT.

On vous a fait causer ? — Je voudrais bien savoir...

CADET.

Ma mer' m'avait appris... la peste !

Je sais deux mots qui dispensent du reste :

» *Ma parole d'honneur.* »

ROBERT.

Allons, Monsieur ; fi donc !

L'expression est vieille. On dit... dans votre classe,

Ma parole... tout seul, ce mot a plus de grâce ;

On supprime l'honneur, il n'est plus du bon ton.

CADET.

Morgué ! c'est c'que m'a dit mon père.

N'import' j'ai retenu la leçon de ma mère :

J'vais la répéter devant vous.

Je suppose qu'on vient : — « La santé ? — *ma parole* :

Ça veut dire fort bien. — Il ajout' : « v'nez cheuz nous,

Nous déjeunerons fort ; vous le voulez, je pense ? » —

Oh ! *ma parole* !... ça dit, j'aime la bombance.

Un autr' parait, d'un air ben doux :

» Je viens chercher... oui, c'te petite dette... —

Bien vite *ma parole*, en lui serrant le bras ;
Ça veut dire... n'y comptez pas.

ROBERT.

C'est ça : la leçon est complète.
Ce dernier trait est du papa?... c'est bon.

CADET.

Faut convenir pourtant qu' c'est drôle
Qu'un seul mot dis' com' ça tantôt oui, tantôt non,
Et que ce mot soit *ma parole*!

Ma parole, dit-on, me vaut trois ans d'école ;
Voilà c' que c'est que le bon ton.

ROBERT.

Chut ! voici la maman : il faut changer de rôle.

SCÈNE II.

Les précédens, la femme TRUCHANT.

La femme TRUCHANT.

Encore ici, Monsieur !

CADET, embarrassé.

Ma mère, je m'instruis.

La femme TRUCHANT.

Ne v'là-t-il pas un digne fils,
Avec nos gens venir s'instruire !

ROBERT, bas à Dumont qui a l'air fâché.

Cela part de si bas ! bon ! il vaut mieux en rire.

La femme TRUCHANT, regardant la table à droite.

Queu' gens ! ça n' se presse jamais.

Allons, voyons ; que l'on finisse.

(Elle arrange en un tour de main les plats avec symétrie.)

DUMONT.

Oh ! Madame entend le service.

CADET.

Certainement, j' vous le promets.

Je me souviens qu' dans ma jeunesse

On disait que ma mère...

La femme TRUCHANT, vivement.

Eh quoi ! Monsieur, sans cesse

Vous parlerez sans rime ni raison ?

Allez attendr' vot' pèr' dans le petit sallon :

Depuis c'matin il jure, peste, enrage ;
Votre air, vos sots propos l'acheveront, je gage.

C A D E T, *avec dépit en s'en allant.*

Pour la moindre parol' eom' je suis maltraité !

Au village on m' rend mieux justice.

On semble croire ici que j'ai de la malice,

Et je ne dis pourtant... vrai... que la vérité.

(*Il sort à gauche.*)

La femme TRUCHANT, *à part.*

La vérité ! ça n' connaît pas le monde !

SCÈNE III.

Les précédens, excepté C A D E T.

R O B E R T, *dans le fond.*

Madame de Rustant,

La femme TRUCHANT, *à part.*

Ah ! la v'là donc c' te blonde !

C'est ben heureux ! ça connaît son Paris :

Ça s' fait desirer, queu pitié ! je vous dis...

(*Quand la femme Rustant est entrée, Robert qui lui a ouvert la porte, approche deux sièges et sort avec Dumont.*)

SCÈNE IV.

La femme TRUCHANT, *richement vêtue,*

la femme R U S T A N T.

La femme TRUCHANT, *allant à elle.*

Hé ! bon jour not' chère amie ;

Déjà ! c'est bien, c'est agir com' il faut.

La femme R U S T A N T.

J'ai mieux aimé venir un peu trop tôt

Pour devancer la compagnie.

La femme TRUCHANT.

C'est ça, mon chou ; sans façon entre nous :

Oui sans façon, asseyez-vous.

La femme R U S T A N T.

Je le veux bien. — En confidence

Je voulais vous parler. Seules, ici, je pense,

Je pourrai vous ouvrir mon cœur.

La femme TRUCHANT.

Moi, j'ai besoin aussi de conter ma douleur.

Car j'étouffe depuis une heure.

Si je ne parle pas, il faudra que je meure.

C'est mon mari...

La femme RUSTANT.

Monsieur Rustant aussi

Cause aujourd'hui mon trouble, ma tristesse :

J'en aurai des vapeurs.

La femme TRUCHANT.

Oh ! pour moi, dieu merci,

J'ai de bons nerfs, et malgré ma tendresse

Je tiens ferm' ; mais sachez que mon très-cher époux

D' mon bonheur sans doute est jaloux,

Et veut m' réduire au train d'une simple bourgeoise :

Est-ce affreux ! là !

La femme RUSTANT.

C'est de même chez nous.

La femme TRUCHANT.

Il dit qu'aux Enrichis on voudrait chercher noise.

La femme RUSTANT.

Mêmes propos. Vous savez cependant

Que notre ton est modeste, décent.

Pas plus de trois laquais, une seule voiture.

Aller à pied ! non, Monsieur, je vous jure,

Quand je vous épousai, m'attendais-je à cela ?

Vous céderez, Monsieur, soit de gré, soit de force ;

Ou par honneur, par devoir je divorce.

La femme TRUCHANT.

Quoi, divorcifier ! ma chère, y pensez-vous ?

Ce moyen, je le dis, me semble fort pour nous,

Pour d'z époux mécontents il me paraît commode :

Mais quoique du bon ton je n'aime pas c' te mode.

La femme RUSTANT.

Des préjugés ! cela vous passera,

Quand vous connaîtrez mieux la bonne compagnie.

Pour jouir, pour briller, sans doute on se marie :

Je l'ai dit à Rustant : il sait que sans cela,

Oui, franchement, je serais encor fille.

La femme TRUCHANT.

On n'pensait pas comm' ça dans not' famille ;

C'est vrai que j' ne suis pas tout-à-fait de Paris.

Mais pour le fond j'adopte votre avis,

Et ne veux pas pour un' chimère
 Changer mon train et ma manière.
 Sans mon mari j'aurais ben invité
 Trente personnes à mon thé,
 Quoiqu'à vrai dir' c' ragoût ne me plais' guère.
 Mais revenons. Il est donc arrêté
 Qu' nous conservons nos gens , notre voiture
 En dépit des maris : qu'on se fache , qu'on jure ,
 Je dis : peine perdue.

La femme R U S T A N T.

Oh ! bravons ce fracas,

La femme T R U C H A N T.

Oui , l'on est com' il faut, ou bien l'on n'en est pas. —

(*Comme s'il était là et avec beaucoup d'action.*)

Il va rentrer. Monsieur , je vous ouvre mon ame.
 Vous voulez m' rabaisser ! et moi j' m' élèverai.

Je suis faite pour être dame.

Souffrir , oh ! soit , mais déchoir ! non , tredame !
 J'ai pris mon pli , je m'y tiendrai.

La femme R U S T A N T.

On vient. — Rentrons , rentrons , ma chère.
 Il n'est pas seul , sachons encor nous taire.

(*Elle tâche de l'entraîner.*)

La femme T R U C H A N T , toujours en colère.
 Rentrons. Quoiqu'à vrai dir' , ma cher' , tout m' soit égal.

(*Se tournant vers la droite.*)

Gardez vot' biau secret. Oh ! tant mieux , je vous jure ;
 Mais sachez que j' n'rai du moins à l'hôpital
 Qu'avec mes gens et ma voiture.

(*Elles sortent à gauche.*)

SCÈNE V.

T R U C H A N T , R O N F L A C , R U S T A N T.

R O N F L A C.

Allons , chassez ce triste souvenir.

Quoi ! dans les discours d'un Poète ,

Vous croyez lire l'avenir ?

Je craindrais cent fois plus quelque riche bien bête ,
 Que ces hommes d'esprit qui se meurent de faim.

T R U C H A N T.

Quand le tonnerre gronde , il peut crever enfin.

R O N F L A C.

RONFLAC.

Hé bien ! si le public, séduit par quelque phrase,
Veut murmurer, s'en inquiète-t-on ?

Le riche, dans son phaéton,
Voit à peine l'Auteur, l'éclabousse ou l'écrase.

RUSTANT.

Maintenant en effet nous ne craignons plus rien,
Nos fonds chez vous...

RONFLAC.

Chacun a sa reconnaissance
Pour le dépôt. — Serrez-la bien.

TRUCHANT.

C'est un secret ici. Seulement par prudence,
Comme vous l'avez dit, baissant notre dépense..
Ma femme à ce parti se prête faiblement.

RUSTANT.

Et la mienne, mon cher, s'empôte, me menace.

RONFLAC.

Il fallait leur parler avec ménagement.

On ne déchoit jamais de bonne grace.
Pour ne pas les heurter, feignez de renoncer
A ce projet qui les irrite.

Demain, si vous voulez, je peux leur annoncer
Un revers supposé.

TRUCHANT.

C'est ça : notre conduite
Parattra naturelle. — Il a toujours raison.

RUSTANT.

Ainsi donc le plaisir est encor de saison.

TRUCHANT.

Avec le thé, de bon vin de Champagne
Dissipera ce reste de chagrin. (Il sonne.)

SCÈNE VI.

Les précédens, ROBERT.

TRUCHANT, à Robert.

Avertissez.

(Robert fait signe dans le fond de servir, et sort à gauche.)

RONFLAC.

Moi, je me sens en train.

RUSTANT.

Oh ! je vous recevrai, mon cher, à la campagne ;
On est plus sans façon, et je veux dès demain.

SCÈNE VII.

Les précédens, la femme TRUCHANT, la femme RUSTANT, CADET, DUMONT, ROBERT.

(*Dumont entre et porte la bouilloire pour le thé.*)

TRUCHANT, à sa femme.

Alons, faites placer Madame.

La femme TRUCHANT.

Vo' thé n'égaira pas son ame.

TRUCHANT.

Paix ! nous cédon's, ma chère, à vos bonnes raisons.

RUSTANT, à sa femme.

Oui, vous voulez jouir ? Et bien ! soit, jouissons.

RONFLAC.

Vivre en espoir ! fi donc ! pure chimère.

Nous ne faisons que passer ici-bas.

Être riche et n'avoir que le pur nécessaire,
Autant vaudrait ne l'être pas.

La femme TRUCHANT, lui frappant sur l'épaule.

C'est parler çà. Jarni ! v'là de mes hommes.

(*A la femme Rustant.*)

Placez-vous là. Maintenant nous en sommes.

(*On se place, la femme Truchant sert le thé.*)

CADET, regardant les tasses.

Queu petits plats ! ça doit être parfait.

Je ne connais pas ça ; mais il faut que j'en goûte.

(*Truchant et Rustant sont debout à la table des viandes froides ; Ronflac est assis près des dames.*)

RONFLAC, à la femme Truchant voulant servir.

Je puis vous épargner...

La femme TRUCHANT.

Non, mon cher, ça ne coûte

Que lorsqu'on a bien faim.

La femme RUSTANT, à Ronflac en prenant du thé.

Excellent en effet.

CADET, à part, après avoir goûté du thé.

Tiens ! je croyais faire si bonne chère :

Ce n'est, jarni ! que de l'eau claire.

(Il pose sa tasse et va à l'autre table.)

TRUCHANT, la bouche pleine, à sa femme.

Quoi ! tout de bon, vous ne mangerez pas ?
Encor piquée ?

La femme TRUCHANT.

Oh ! c'n'est pas ce tracas
De ce matin. Non, mais j'me sens... bourrée.

RUSTANT, aussi la bouche pleine.

Absolument ?

La femme TRUCHANT.

Ce n'est pas simagrée.

Laissez-moi respirer. Tout-à-l'heur', sans façon,
Je prendrai pour mon thé queuq' tranches de jambon.

CADDET, à Dumont.

C'est du frommage mou dans c'te petite tasse ?

DUMONT.

Non, Monsieur, à Paris ça se nomme une glace.

CADDET.

L'nom n'y fait rien, j'en tâte.

DUMONT, à part.

Le nigaud !

CADDET, mordant dans la glace.

Oh !... c'est... fort bon.

DUMONT, à part.

Comme il fait la grimace !

CADDET, posant la glace.

C'est dommage pourtant qu'on n'serv' pas ça tout chaud.

TRUCHANT, embarrassé, aux autres qui rient.

Dans son collège on ne connaissait pas..

CADDET, mangeant un saucisson.

Que n'ai-je ici ma petite Suzette !

Ça doublerait le prix de chacun de ces plats.

Que dis-je ! je préfère à tous ces biaux repas

Du pain bis et du lait près d'elle sur l'herbette.

La femme TRUCHANT.

Laissez-là votre air bête et causez avec tous.

TRUCHANT, à sa femme.

Si vous ne mangez pas, ma chère, en chantez-nots.

LES MODERNES ENRICHIS ;

T O U S les autres la pressant.

Oh ! oui, veuillez...

La femme TRUCHANT.

C'est qu'à la fin...

RONFLAC.

Attendre ,

Et pour la forme ! oh ! c'est cruel , vraiment ;

Laissez l'usage : il n'est point de moment

Où l'on n'aime à vous voir , ainsi qu'à vous entendre.

TRUCHANT.

Je dis que c'est un compliment.

La femme TRUCHANT.

On n'y tient pas. Et puis on sait qu'assurément
Se faire prier n'est pas mon gendre.

(Robert sort , une serviette sous le bras.)

CADET.

Tiens ! ma m^{er} va chanter , oh ! j'dis...

La femme TRUCHANT.

Écoutez-moi , Monsieur , avant qu'd'être surpris.

(Elle chante avec le ton villageois.)

Air : De la Gasconne.

« En allant à la guerre ,

Un grenadier chantait... »

TRUCHANT.

Un grenadier : la femme honnête et sage
Chante-t-elle un air de soldats ?

La femme TRUCHANT.

C'est là cell' que j'appris dans not' dernier voyage :

Pour la voix elle a de l'éclat.

N'import' cell' de l'amant vous plaira mieux , je gage.

(Elle chante. Air : Du Curé de Pomponne.)

« Catau disait à son amant ,

Qui partait pour l'armée... »

TRUCHANT , avec humeur.

Oh !

La femme TRUCHANT.

C'est un' chanson d' femme , on ne peut en douter :

Si Catau la chantait , je puis bien la chanter.

(Les autres lui font signe de continuer , son mari cède.

Elle reprend.)

« Catau disait à son amant ,

Qui partait pour l'armée :

Sur ma constance en me quittant

Ton ame est alarmée. »

SCÈNE VIII.

Les précédens, ROBERT.

ROBERT, *l'air effrayé.*

Tandis qu'ici l'on mange avec délice,
Là-bas, l'étonnement, l'effroi...
Vous chantez, et pour vous je ne chante pas, moi.
(*Ils se lèvent précipitamment et l'entourent.*)

TRUCHANT, *vivement.*

Quoi donc!...

ROBERT.

L'officier de police,
Puis des gardes, que sais-je! oui, toute la justice
Là-bas vient d'arriver.

(*Dumont sort précipitamment.*)

TRUCHANT.

Que veulent ces Messieurs?

ROBERT.

Ils cherchent, disent-ils, ici de grands voleurs.

RUSTANT, TRUCHANT, RONFLAC, *avec effroi,*
chacun à part.

De grands voleurs!

ROBERT.

A tout hasard peut-être

Ils sont entrés sans savoir, sans connaître...

RUSTANT.

Mais que font-ils?

ROBERT.

A la porte d'en bas

Ils ont d'abord posé des sentinelles;

Puis ils vont visiter jusques au galetas.

RONFLAC, *avec embarras.*

Je vais... à leur rencontre... Oui... je vais de ce pas...

Je vous apporterai dans l'instant des nouvelles.

(*A Truchant et Rustant qu'il prend à part et qui voudraient le retenir.*)

Vous êtes sans argent, ne vous trahissez pas.

Je ne crains rien pour moi, car... à moins d'un prodige...

Je vais parler pour vous; oui, je vais prévenir.

(*Il sort.*)

TRUCHANT, *lui criant.*

Restez plutôt pour mieux nous soutenir.

SCÈNE IX.

Les précédens, excepté RONFLAC.

La femme RUSTANT, voulant le suivre.

Si j'allais...

RUSTANT.

Non, restez, Madame. je l'exige.

TRUCHANT.

Et vous, ma femme, aussi, voudriez-vous me quitter?

La femme TRUCHANT.

Truchant, tu me connais; d'un cœur tu peux douter!

J'ai d'grands airs quand il faut; ici je brav l'usage.

Non, en fait d'amitié j'suis toujours du village.

ROBERT, à Cadet.

C'est une femme ça.

CADET.

Moi, qui n'y comprends rien,

Je tremble cependant.

La femme TRUCHANT, à Robert.

Eloignez-le.

ROBERT.

C'est bien.

(*Bas à la femme Truchant en sortant.*)

Craindraient-ils quelque chose!.. oh! non, leur conscience...

La femme TRUCHANT.

Que sais-je! dans tout ça l'on ne voit gout', je pense.

(*Robert sort avec Cadet.*)

SCÈNE X.

Les précédens, excepté CADET et ROBERT.

TRUCHANT, avec humeur à Rustant avec qui il a causé tout bas avec beaucoup d'action.

Ce sont de vains propos; quel parti prenons-nous?

RUSTANT.

Si nous sommes perdus, je ne m'en prends qu'à vous.

Oui, c'est cette visite à ce damné poète...

TRUCHANT.

Non, c'est ce dernier compte, et si gauche et si bête,

Que vous avez dressé.

RUSTANT.

Sans moi qu'auriez-vous fait?

Vous n'avez jamais su tirer un produit net.

C'est un chaos que vos mémoires.

(*Les femmes cherchent à les apaiser.*)

TRUCHANT.

Les vôtres ! on y voit de fort belles histoires :

C'est là ce qui nous perd ; tout cela saute aux yeux.

RUSTANT.

Ah ! l'homme délicat ; vous vous plaigniez sans cesse :

TRUCHANT.

Je me plaignais d'un manège odieux ;

Oui, de ce que tournant contre moi votre adresse.. :

La femme TRUCHANT, *vivement.*

On vient.

RUSTANT, *avec effroi, prenant la main de Truchant.*

On vient. — Nous sommes malheureux.

TRUCHANT, *de même.*

D'un seul mot nous pourrions nous perdre tous les deux.

La femme TRUCHANT, *de même.*

J'ne sais pas trop encor c'que vos cœurs appréhendent.

Mais... j'vois que dans l'malheur les braves gens s'entendent.

SCÈNE XI.

Les précédens, MERSANT, FRANCVILLE.

MERSANT, *tirant un billet de sa poche.*

Nous venons pour l'effet...

RUSTANT, *vivement, bas à Truchant.*

Si vous pouvez, payez.

TRUCHANT, *de même à Rustant.*

Mais si quelque malheur... J'avais gardé pour vivre

Tout le mois seulement.

FRANCVILLE, *à Truchant.*

Fort exact, vous voyez ?

TRUCHANT.

Très-exact.

RUSTANT, *bas.*

Si c'est lui qui vous a fait poursuivre,

Il faut, pour l'apaiser, solder son vieil ami.

TRUCHANT, *allant vers la coulisse à gauche.*

Il me faudra puiser chez Ronflac aujourd'hui.

(Il apporte avec beaucoup de précipitation six rouleaux.)

FRANCVILLE.

Cet empressément est louable.

M E R S A N T.

Il efface à mes yeux la conduite coupable...

T R U C H A N T, *les posant sur une table.*

Quatorze mille quatre cents ;

(*Tirant sa bourse et l'y joignant.*)

Puis six cents que voilà, font quinze mille francs.

(*Bas à Rustant.*)

Je me suis mis à sec ; avez-vous quelque chose ?

R U S T A N T, *vivement, donnant sa bourse.*

Oui, voilà cent louis. Ce n'est pas même cause.

Vous me rendrez...

T R U C H A N T, *allant les porter à Mersant.*

Mon dieu ! nous verrons ça.

La femme T R U C H A N T, *très-surprise, bas à Rustant.*

Expliquez-moi... quels sont donc ces gens-là ?

M E R S A N T, *serrant l'argent.*

C'est deux mille six cents qui me manquent encore.

T R U C H A N T.

Je n'ai plus rien pour le moment.

Demain si vous voulez...

FRANCVILLE.

Vous plaisantez, vraiment ?

Eh quoi ! pensez-vous qu'on ignore
Que les gens tels que vous...

T R U C H A N T.

Non, très-sincèrement.

FRANCVILLE.

Allons, soldez. Rien n'est stable à présent ;

Une mauvaise affaire en un instant dévore...

Puis on peut vous poursuivre ; oui... le gouvernement..

T R U C H A N T, *à part, vivement.*

Il se trahit ; c'est lui. (*À Mersant.*) Si quelque diamant

(*Mersant fait signe qu'il accepte.*)

Peut compléter la somme ? Allons, ma chère femme,
Il faut s'exécuter.

COMÉDIE.

57

La femme TRUCHANT, *donnant des bagues.*
Vous me déchirez l'ame.

MERSANT.

Je vais faire estimer par quelque homme de l'art...
L'excédant vous sera rendu sans nul retard.

TRUCHANT, *à Francville.*

Vous le voyez ; cette noble conduite
Est loin de mériter la cruelle poursuite
Que grâces à vos soins...

RUSTANT.

Hélas !

FRANCVILLE, *surpris.*

Que dites-vous ?

TRUCHANT.

Oui, ces gardes, là-bas... déjà votre courroux...

(*Francville repousse cette idée par un geste de mépris.*)

MERSANT.

Non, il n'est point sorti de toute la journée.

(*A Francville.*)

J'étais surpris de leur empressement.

FRANCVILLE.

Bénissez votre destinée :

Vous devez à la peur ce bienheureux paiement.

(*On entend beaucoup de bruit.*)

TRUCHANT.

O ciel !

FRANCVILLE.

Si vous tremblez, on vous croira coupable.

TRUCHANT, *balbutiant de crainte.*

Moi, je ne tremble point.

RUSTANT, *de même.*

Non pas, mais cependant...

FRANCVILLE, *souriant.*

De la vertu c'est bien le maintien respectable.

SCÈNE XII et dernière.

Les précédens, ROBERT, ensuite CADET.

ROBERT, *accourant essoufflé.*

Rassurez-vous.

TRUCHANT, RUSTANT, la femme TRUCHANT.

Comment !

ROBERT.

Il est pris.

H

TRUCHANT, *vivement.*

Dites-nous...

CADET, *enchanté, à son père.*

On cherchait un fripon, et ce n'était pas vous.

La femme RUSTANT, *à son mari.*

Ah ! mon ami, quelle bonne nouvelle !

La femme TRUCHANT.

Mon gros, j'en revenons d'un' belle !

TRUCHANT, *revenant de sa frayeur.*

Mon cher Robert, dis-moi, sait-on quel est le nom

Du sot qu'on a saisi ?

ROBERT.

L'un de la compagnie,

Ce Monsieur... Ron...

TRUCHANT, *vivement.*

Ronflac ?

ROBERT.

Eh ! oui ; dans la maison

Il se cachait.

CADET, *gaîment.*

Ils ont vu la trich'rie.

RUSTANT, *vivement à Truchant, avec effroi.*
Mon dieu !TRUCHANT, *de même.*

Mon dieu !

RUSTANT.

Si mes fonds...

TRUCHANT.

Si les miens...

ROBERT.

Pourquoi le plaindre ? c'est folie ;

Bah ! vos cris sont plus forts que n'ont été les siens.

Quand on l'a découvert : « Messieurs, que de tapage !

» C'est quelque erreur d'anciens comptes. je gage ?

» Un seul mot suffit, oui, par mes correspondans

» Aujourd'hui j'ai reçu huit cent bons mille francs ;

» Ils sont chez moi...

TRUCHANT, RUSTANT, *avec effroi.*

Grand dieu !

ROBERT.

» Prenez, et bon voyage. »

(*Truchant et Rustant donnent les marques du plus grand désespoir.*)La femme TRUCHANT, *surprise et courant à eux.*
Hé donc !

ROBERT.

Ce Ronflac vous surprend, je gage !

Quand cet argent ne lui coûterait rien,
Il n'en eût pas dit davantage.

TRUCHANT.

Je me meurs.

RUSTANT.

Je suis mort.

La femme RUSTANT.

Hé bien!

D'où vient donc la douleur?...

TRUCHANT.

Dites plutôt... la rage.

FRANCVILLE.

Quoi ! ce transport naîtrait de l'amitié?

(*Truchant et Rustant font des signes, sans avoir la force de s'exprimer.*)

La femme TRUCHANT, avec colère.

Tant de fracas pour rien ! jarni ! c'est un' pitié :
Laissez-là vot' Ronflac ; qu'import' qu'il se ruine !

TRUCHANT.

C'est nous qui payons tout, c'est nous qu'on assassine.

RUSTANT.

Tous nos fonds sont chez lui. Ces huit cent mille francs
Étaient tout notre avoir.

(*Les femmes partagent leur douleur.*)

FRANCVILLE, très-surpris.

Et vous payez sa dette?

TRUCHANT, tirant un papier de son sein.

Cet acte de dépôt...

FRANCVILLE, après avoir jetté un coup-d'œil
sur le papier.

Est sans valeur. Oh ! oui :

Pour servir un ami la ressource est parfaite ;

On la connaît.

RUSTANT.

Je jure... sur ma tête.

FRANCVILLE.

Ce titre tout au plus... peut vous perdre avec lui.

(*Ils retombent dans l'accablement.*)

CADÉT, à part, avec joie.

Bon ! si de mon papa la ruine est complete,

60 LES MODERNES ENRICHIS,

J'pourrai p'têtre épouser ma petite Suzette!

FRANVILLE, à Mersant.

Ce hasard n'est pas malheureux.

Aux dépens de l'Etat ils ont fait leur fortune :

Elle rentre aujourd'hui dans la caisse commune.

MERSANT.

Votre plan s'accomplit : je partage vos vœux.

Ah ! si l'Etat reçoit... la troisième partie

De ce qu'on lui vola ; la France est enrichie.

FIN.

